

prie alors de regarder au fond d'un seau d'eau où au lieu d'un gigantesque animal il aperçoit une collection de petits crocodiles dans la plus tendre enfance ; il y en a depuis la grandeur du petit lézard jusqu'à celle du grand lézard ; au lieu d'un vous en voyez cinquante. Pour vous rassurer on vous prévient qu'afin de les empêcher de mordre on leur a arraché toutes les dents les unes après les autres, les petites et les grosses ; vous ne manquez pas de trouver cela un moyen ingénieux et surtout efficace contre la morsure du crocodile. La quantité tient ici lieu de la qualité. Il est vrai que tous ces petits crocodiles réunis en feraient un assez décent ; mais au point où en sont les choses celui qui est peint sur la porte est beaucoup plus magnifique que ceux qui sont dedans. En conséquence je conseillerais au propriétaire de faire payer trente sous pour entrer et un écu pour rester dehors. Ce ne né serait là que de la justice. C'est sans doute pour cette même raison que monsieur Symes prend trente sous pour montrer son portrait, tandis qu'il laisse voir l'*original* pour rien. Avant de quitter les crocodiles il faut que je mentionne aux amateurs que ces petits espiegles sont à vendre. S'ils ont quelques présents à faire à leurs belles, ils ne pourraient rien trouver de mieux ; jusqu'à présent on a donné de jolis chiens en signe d'amitié et de fidélité ; c'est vieux cela, c'est usé. Aujourd'hui on présente à une amante cruelle, en signe de reproche, et comme l'image de son cœur, un superbe crocodile. Cela constitue une satire très mordante.

C'est sans doute l'effet qu'à produit sur monsieur Symes le crocodile peint sur toile, qui lui a donné l'idée d'avoir une enseigne pour son magasin. Il a vu que les chalands étaient attirés par l'horrible, il a conçu, im médiatement le projet lumineux de se faire peindre en chef sauvago ! Pas plutôt dit pas plutôt fait. Mais avant de livrer l'enseigne précieuse à la vue avide, mais peu généreuse du vulgaire, il a voulu, en véritable marchand, tirer parti de la badauderie publique. C'est pour cela que ceux qui passent près du coin de la rue Buade voient une affiche qui les invite à payer trente sous et à aller voir le tableau de la réception d'un chef huron. Si vous êtes tant soit peu bonasse, ou que vous visiez à la réputation d'amateur des beaux-arts, vous tirez la somme requise et vous entrez. C'est alors que s'offre à vos regards le célèbre chef huron, le guerrier invincible, le protecteur de sa race, le terrible HOT-A-SA-WA-TZI ! *alias* tout uniment Robert Symes, Esquire, marchand de rubans et de calico. L'immortel héros du comptoir est gravement assis sur un rocher ; il est revêtu de la capote bleue à épaulettes rouges et jaunes ; ses jambes sont enveloppées des *mitas* classiques chez les nations sauvages civilisées ; il est chaussé du brodequin de peau d'original brodé eu perles de son propre magasin ; sa tête est recouverte d'une espèce de bonnet à poils, orné de plumes qui ont passé probablement d'un dindon à l'autre ; ses bras sont ornés par de magnifiques bracelets de fer blanc ; sur sa poitrine brillent glorieusement les médailles que lui ont prêtées les chefs de Lorette, et, pour achever, à sa ceinture pend une hachette vierge et presque aussi innocente que celui qui la porte. La ressemblance fait assez honneur au peintre qui s'est laissé aller à cet extravagant tableau ; le coloris un peu fort du visage donne à penser que la fantaisie de cette bouffonne mascarade vit chez l'original à la suite d'un diner copieux et fortement humide.

Autour du héros sont groupés tous les chefs du village de Lorette, et l'on voit facilement que les affreuses grimaces qu'il font, proviennent de leurs efforts pour s'empêcher de rire.

Quand monsieur Symes aura bien montré son tableau il est probable qu'il va